



Cahiers d'ethnomusicologie

Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles

9 | 1996

Nouveaux enjeux

Bernard LORTAT-JACOB : *Musiques en fête. Maroc, Sardaigne, Roumanie*

Nanterre : Société d'ethnologie, 1994. 158 pages (collection « Hommes et musiques », Société française d'ethnomusicologie, N° 1).

Speranța Rădulescu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ethnomusicologie/1277>

ISSN : 2235-7688

Éditeur

ADEM - Ateliers d'ethnomusicologie

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1996

Pagination : 322-325

ISBN : 978-2-8257-0559-9

ISSN : 1662-372X

Référence électronique

Speranța Rădulescu, « Bernard LORTAT-JACOB : *Musiques en fête. Maroc, Sardaigne, Roumanie* », *Cahiers d'ethnomusicologie* [En ligne], 9 | 1996, mis en ligne le 05 janvier 2012, consulté le 02 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ethnomusicologie/1277>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

Bernard LORTAT-JACOB : Musiques en fête. Maroc, Sardaigne, Roumanie

Nanterre : Société d'ethnologie, 1994. 158 pages (collection « Hommes et musiques », Société française d'ethnomusicologie, N° 1).

Speranța Rădulescu

RÉFÉRENCE

Bernard Lortat-Jacob : *Musiques en fête. Maroc, Sardaigne, Roumanie*. Nanterre : Société d'ethnologie, 1994. 158 pages (collection « Hommes et musiques », Société française d'ethnomusicologie, N° 1).

1994

- 1 Sur le terrain en Roumanie, Bernard Lortat-Jacob m'a un jour demandé, d'un air pensif : « Y a-t-il des oliviers chez vous ? » Ma réponse fut non. « Mais, en es-tu sûre ? » « Pas vraiment... En fait, il est possible qu'ils poussent quelque part, dans le sud-ouest, où le climat est plus doux, mais je ne peux pas jurer... ».
- 2 Bernard a été un peu déçu. Il avait besoin d'un symbole végétal à l'ombre duquel il aurait pu abriter la famille des cultures traditionnelles rurales du bassin méditerranéen. Il cherchait un « truc » – une figure stylistique signifiante et globalisante pour son volume alors en gestation : *Musiques en fête. Maroc, Sardaigne, Roumanie*.
- 3 Cet ouvrage – le premier de la collection « Hommes et Musiques » de la Société française d'ethnomusicologie – a paru fin 1994. Je ne tenterai pas de le résumer ici, car je ne saurais le faire mieux que l'auteur lui-même :
« De part et d'autre de la Méditerranée, les sociétés rurales, suivant leurs traditions, organisent librement leurs fêtes et leurs musiques. De quelles façons ? Quelle place occupent les musiciens de village ? A quels enjeux obéissent les musiques qui associent étroitement ceux qui la produisent et ceux qui l'écoutent ? »

- 4 C'est à ces questions que répond l'auteur, à partir de nombreuses observations de terrain, en décrivant trois situations qui s'éclairent l'une par l'autre :
- le Maroc berbère, où le jeu musical est confié à des paysans qui, pour la saison des fêtes, se regroupent en petites associations ;
 - la Sardaigne où se produisent des villageois spécialistes qui voient en la musique un exercice occasionnel destiné à meubler une vie communautaire toujours dense ;
 - la Roumanie enfin, où exercent des musiciens de métier, tsiganes le plus souvent, qui se voient confier des responsabilités centrales dans les réjouissances villageoises. » (2^e page de couverture)
- 5 Pourquoi le Maroc, la Sardaigne et la Roumanie plutôt que d'autres pays ? L'option a été, dit Bernard Lortat-Jacob, conjoncturelle. Jusqu'à un certain point, j'ajoute : car il n'est pas imaginable qu'un chercheur se retrouve sur le terrain d'un pays tout à fait par hasard. L'auteur dut être fasciné par l'épaisseur, la tension et la cohérence de leurs vies musicales traditionnelles ainsi que par la beauté des musiques qui se produisent là plutôt qu'ailleurs. On le sait en effet, Bernard se montre facilement déprimé face à des musiques dérisoires et affirme sans façons, souvent avec une pointe d'agressivité, qu'elles ne valent pas la peine qu'on leur consacre du temps, même si leurs rapports avec la vie sociale dans son ensemble sont explicites et éclairants (un point de vue partagé, me semble-t-il, par toute l'école française d'ethnomusicologie, et résolument accrédité par lui.)
- 6 De toutes façons, le choix des pays a orienté le cours des observations, a mis en relief des similitudes et des différences que la prise en compte d'autres cultures musicales aurait occultées ou reléguées en second plan. Il a également suscité les idées et régi leur enchaînement dans le discours. En un mot, les musiques décrites ont modelé le contenu et la structure du livre.
- 7 Il s'agit d'un « triptyque ». La première et la dernière section (*Fête et musique* et *Strette finale*), surtout théoriques, encadrent le noyau descriptif et interprétatif des faits : I. *Normes communautaires et musicales. Berbères montagnards du Maroc* ; II. *Une affaire de spécialistes. Villages de Sardaigne* ; III. *Profession : musicien. Tsiganes et fêtes rurales de Roumanie*.
- 8 L'Introduction *Fête et musique* s'interroge sur les termes récurrents du livre : les « Barbares » – producteurs de musique (Berbères, Sardes de la Barbagia et Tsiganes roumains, tous considérés plus ou moins comme « étrangers » par les peuples qui les entourent ou par la population majoritaire) ; la *fête* (les fonctions qu'elle occupe, les rôles sociaux et musicaux qu'elle attribue, les interactions qu'elle entraîne, les corrélations de sens qu'elle institue, les modèles souples qui la régissent, etc.) ; la *dette et le don* qu'elle implique ; les *fonctions de la musique* (réaliser une transposition sonore de la fête, en créer des repères temporels, imposer des comportements et coordonner des rôles, marquer et exprimer des identités, toucher aux abîmes de la psychologie individuelle ou collective, etc.) ; la *fonction de musicien* (spécialisation et le professionnalisation, degré d'implication dans la vie de la communauté, etc.).
- 9 La *strette finale* est écrite dans une toute autre tonalité. C'est une série de confessions concernant le début et le déroulement de chaque mission, les contacts humains sur le terrain et les tribulations du chercheur ; elle permet à l'auteur d'esquisser des tableaux sociaux qui clarifient ses références à la vie musicale. Mais elle lui permet aussi d'approcher le problème théorique de la « distance » que le chercheur-ethnomusicologue adopte vis-à-vis des gens et des faits observés ; en d'autres mots, les rapports entre éthique

et émique, largement débattus ces derniers temps en ethnologie, d'une manière que l'auteur n'a pas l'air de trouver pleinement satisfaisante. Et, si je ne me trompe pas, celui-ci touche par ricochets – et avec beaucoup de finesse, de sens des proportions et d'habileté – le problème d'une perspective scientifique qui, après avoir été à la mode, a été violemment répudiée, sans qu'on cherche à en conserver ce qu'elle avait de solide et de fécond : à propos des différents degrés de spécialisation des musiciens, et surtout à propos de la complexité croissante des situations dans lesquelles on fait de la musique dans les trois pays, il affirme par exemple, avec un tact digne d'admiration :

« [L'ordre du livre] n'implique pas nécessairement une filiation et il n'est pas dit comment ces divers stades de production de la musique sont susceptibles d'être générés l'un par l'autre. En d'autres termes, la question de l'évolution est laissée de côté.

S'il en est ainsi, c'est parce que rien ne prouve que les cultures suivent un modèle unique dans les étapes de leur développement et qu'en termes de genèse, l'antériorité du simple sur le complexe relève de la simple hypothèse.

Mais il n'en reste pas moins que ces histoires de tribus et de villages ont quelque chose à voir avec la grande Histoire – celle qui s'occupe de genèse précisément – et l'on peut espérer que, dans la comparaison systématique de ces trois cultures, les historiens ouverts à la perspective sociologique [...] trouveront des mécanismes généraux susceptibles d'alimenter leur réflexion. » (pp. 127-128)

- 10 Les faits-arguments, ceux sur lesquels se fondent les considérations d'ordre général, sont notés avec finesse et acuité dans tout le livre. Je ne peux pas en évaluer la justesse et la pertinence en ce qui concerne le Maroc et la Sardaigne, mais je peux témoigner de leur qualité, si j'en juge d'après la partie roumaine – le pays dans lequel, en fin de compte, l'auteur a réalisé le moins de missions de terrain. Si nécessaire, je peux rappeler à cet égard qu'il arrive très rarement – sinon jamais – qu'un chercheur « natif » se déclare vraiment content d'un ouvrage signé par un confrère étranger : il est presque impossible qu'il ne soit pas frappé par des erreurs de jugement, des ignorances ou des appréciations ridicules du point de vue ethnologique, au point de mettre en doute la validité du discours scientifique dans son entier.
- 11 Ce n'est pas le cas de *Musiques en fête*. Car il s'agit au contraire d'une œuvre ethnomusicologique solide ; ce qui n'empêche que, par endroits, elle donne l'impression d'être la création d'un artiste qui s'exprime et nuance, plutôt que l'ouvrage d'un savant qui constate, confronte et transpose la réalité dans des assertions arides et logiquement enchaînées. Voilà une qualité que je trouve merveilleuse. Pour moi, elle constitue l'une des solutions possibles à une question qui me préoccupe depuis quelque temps : l'ethnomusicologie ne serait-elle pas, par hasard, une science affreusement précaire ? Et vouloir renforcer artificiellement son statut scientifique, n'est-ce pas la dessécher et l'éloigner de la musique, d'une part, et des gens, d'autre part ? Je ne sais s'il s'agit d'une obsession personnelle ou d'un trouble naturel chez n'importe quel ethnomusicologue, lorsque, à un moment ou à un autre de sa carrière, il se pose des questions liées à son métier et à la « consonance » – pas forcément nécessaire, mais en tout cas réconfortante, en d'autres termes, à l'adéquation entre l'objet et le résultat de ses démarches.
- 12 Le livre de Bernard Lortat-Jacob est aussi sous-tendu par un je-ne-sais-quoi d'ineffable, que l'on peut percevoir tout au long de sa lecture : un mélange de vibration, de nostalgie, de tendresse, de joie, de significations à demi cachées, dévoilées, à nouveau obscurcies et, en fin de compte, jamais totalement accessibles. Sa phrase finale le résume peut-être, même de façon abrupte :

« La musique [...] porte un vécu et suscite une émotion qui prend ses racines dans la vie affective et échappe en grande partie au discours scientifique. » (p. 134)

- 13 *Musiques en fête* est, selon moi, une œuvre littéraire qui surprend et fascine par ses révélations ethnomusicologiques. Mais surtout, ne me dites pas que je me trompe avant de l'avoir lu !